

méro paraîtra, aux yeux de plusieurs, un assez solide commencement de preuve de notre bonne volonté et de nos moyens. Et en ce numéro et en ceux qui suivront, on trouvera à lire des choses qui, toutes, oui, toutes, peuvent intéresser un Canadien-Français à un degré quelconque. Tandis que si, d'un magazine américain, nous soustrayons les annonces, les articles et les gravures ne comportant aucun intérêt pour nous, il reste, à la vérité, assez peu de chose. Il y a encore ceci : la REVUE POPULAIRE n'aura jamais moins de 100 pages, mais elle en aura 120, 150, 200, quand le public le voudra. Cette augmentation suivra de près l'augmentation du côté du double patronage lecteur et annonceur. La chose est entre vos mains : donnant, donnant ; et soyez certains que dans ce marché, c'est encore vous qui aurez la plus forte proportion. Un magazine compte beaucoup sur l'annonce. Aux États-Unis, c'est le médium de publicité par excellence pour l'annonce sérieuse et entreprenante. Certains magazines ont jusqu'à cent pages d'annonces, publiées à des taux variant de cinquante cents à cinq dollars la ligne. Nous ne demandons pas tant que cela. Que l'annonceur, soucieux de bien placer l'argent de sa publicité, veuille seulement se donner le mal de constater, par lui-même, en combien de mains passe un magazine, le soin qu'en on prend, la place de choix qu'on lui réserve pour l'en sortir des fois et des fois encore ; que l'annonceur fasse cela et la REVUE POPULAIRE n'aura pas à franchir plus que la moitié du chemin pour le rencontrer et obtenir sa commande.

X

CLARETIE a écrit ceci : « Des images ! des images ! c'est ce que l'enfant demande avant d'être homme, et c'est ce qui reste à l'homme avant de mourir. » Profonde vérité ! C'est en en tenant compte que le magazine a pu pousser et fortifier ses racines si avant dans la faveur publique. Il fait la première éducation de l'enfant par l'image, car la Nature a ainsi réglé le programme du développement du cerveau : que celui-ci doit, d'abord, s'instruire par la vision des objets avant de pouvoir même en connaître les noms. Et sans l'image, sans la leçon de choses illustrée, l'enfant ne connaîtrait que ce qui git et s'agite dans son voisinage immédiat et resterait longtemps borné. Pour les adultes et les vieux, l'image est un merveilleux agent de récréation et d'instruction ; c'est un sûr démonstrateur des idées les plus simples comme les plus abstraites. L'image règne partout. Le livre s'en fortifie ; les journaux quotidiens ne peuvent lui refuser l'entrée ; la réclame commerciale y recourt avec profit ; cent théâtres de vues animées se

fondent, chaque jour, dans l'univers civilisé, nous dit la statistique. L'image bien choisie, variée, *actuelle*, de bon goût, abondante, sera donc au premier rang des éléments auxquels la REVUE POPULAIRE demandera le succès.

X

PAR expérience depuis longtemps et amèrement acquise, les éditeurs de la REVUE POPULAIRE savent combien, dans ce pays, même en payant, il est difficile de se procurer des écrits à heure fixe et sur des sujets nommés. Aussi, pour parer à toute éventualité et n'avoir pas à dépendre du caprice de celui-ci ou de la mauvaise gestion de celui-là, se sont-ils attaché les services réguliers d'un groupe d'écrivains, tous capables d'intéresser, d'instruire, d'apporter à la première heure, et non à la treizième, leur part du labeur. J'en reparlerai.

X

COMME certain personnage du bon La Fontaine :

Riche d'un long espoir et de vastes pensées,

nous lançons donc sans trop d'appréhension notre premier numéro, tout imparfait qu'il soit, comptant surtout sur l'indulgence due à un essai sans précédent dans ce pays et sur ce bon sens, plein de charité, qui faisait dire à Gabriel Hanotaux : « Il ne faut jamais juger une chose par ses faiblesses, mais sur ses mérites. » La REVUE POPULAIRE ne contentera pas tout le monde. Des personnes, évidemment, croiraient déchoir en se montrant satisfaites de quoi que ce soit ; d'autres en sont toujours empêchées par un sentiment de jalousie native ou acquise. Barbier disait :

*Vouloir contenter l'univers
Est folie ; il faut que l'on glose.
L'un me dit : « Faites de la prose. »
L'autre me dit : « Faites des vers. »
J'aurais bien dû faire autre chose !*

Eh bien, pas nous ! Nous ne ferons pas « autre chose », pour tenter de plaire à des personnes incontentables par tempérament ou par entraînement. Nous nous en tiendrons au contraire, tout en écoutant les conseillers de bonne foi, à continuer de cultiver et perfectionner un genre que nous savons être du goût du plus grand nombre, avant bien soin, par-dessus tout, de n'offrir à tous, jeunes et vieux, que du bon et du beau, car, a dit Bacon, la lecture se transforme en mœurs.

D'ARGENSON.

